

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Nicolas de Largillierre L'événement

Jacques Godbout

Volume 24, Number 1 (139), January–February 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29998ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godbout, J. (1982). Review of [Nicolas de Largillierre : l'événement]. *Liberté*, 24(1), 115–117.

Portrait de François-Armand de Gontant, duc de Biron (coll. Cailleux): beau ciel plein d'impressions sombres sur quoi coule la chevelure de cendre, contre quoi viennent le métal, le cuir, la peau de panthère dionysiaque. Dans son *Autoportrait* de 1724-1725 (coll. Paul Desmarais), il se traite en un ressac de bleu outremer que lavent des passages clairs. Il s'est mis devant une toile nue posée sur un chevalet contre la paroi neutre et qui pourtant se module du vert au brun. On voit que c'est un homme net, qui a la passion du métier parfait, qui n'hésite pas à prendre son bien là où il remarque du génie, et qui se plaît à rendre hommage à ceux que l'art éclaire: à Nicolas Coustou, le sculpteur; à Jacques-Antoine Arlaud, portraitiste et miniaturiste, qu'il peint dans des tons de braise et de cendre; à son beau-père, paysagiste et négociant en œuvres d'art, Jean-Baptiste Forest, dont il fait en 1704 une de ses toiles les plus intenses par la simplicité de la très pure image rouge, argent et noire, où le rouge vient encore en cocarde à la toque sur des plans légèrement modulés; à Charles Le Brun, dans le portrait duquel (1686, Louvre) il déploie tous ses dons pour dire la maîtrise et la noblesse de celui qu'il loue et qu'on voit devant les travaux qu'il copie du ciel et de la terre.

*

2. L'événement

JACQUES GODBOUT

L'automne dernier, au Musée de Philadelphie, l'on exposait les tableaux du peintre animalier Edwin Laudseer, dont les sujets réalistico-poétiques ornèrent longtemps les salles d'attente des cabinets médicaux. Les œuvres de Laudseer se distinguent par leur perfection académique dans la description de la «nature» et le souci de reproduire chaque poil de chaque chien, chaque teinte de la robe du «roi des forêts». Il y a peu on aurait qualifié cette peinture d'art pompier, mais avec la nouvelle conscience ouvriériste l'on dira plutôt de ces tableaux qu'ils évoquent les grandes scènes des calendriers de l'époque victorienne.

Or, devant cette exposition, personne, à Philadelphie, n'a lancé de protestations, de pétitions ou d'anathèmes. Les peintres américains savent que Laudseer et sa peinture «sublime» ne les

met aucunement en péril. Il n'en fut pas de même quand à Montréal le Musée des Beaux-arts se permit ce même automne d'accrocher les portraits de Largillierre qui fut aux nobles dames et messieurs ce que Laudseer fut aux toutous. Ici se déchaîna la passion nationale! Et nos artistes nationaux, plus bavards que réfléchis, plutôt que d'avalier, assimiler, et assumer Largillierre avec une belle indifférence, partirent en guerre contre le Musée.

Curieux. Etrange. L'exposition Largillierre a certainement été conçue comme un projet «de prestige» afin de permettre au Musée de se «distinguer» (c'est en effet une institution de province dont les œuvres hétéroclites ne méritent pas elles-mêmes le détour). Quelque conservateur a dû aussi trouver là l'occasion d'écrire une thèse, ou de mousser sa carrière par la publication d'un catalogue. Or c'est exactement ce à quoi avait servi l'exposition du peintre canadien-français Légaré dont les tableaux, plus mauvais les uns que les autres, avaient déplacé les foules de la Saint-Jean-Baptiste sans se mériter l'ire de Marcelle Ferron.

L'erreur fondamentale du Musée fut-elle donc, non pas de mettre sur pied une rétrospective Largillierre, mais de ne pas l'avoir inscrite dans notre démarche familiale et nationale? Cela a permis aux tribuns de l'art indigène d'attaquer le Musée en réclamant que celui-ci fasse une plus grande place aux œuvres québécoises contemporaines. Malheureusement ils ont confondu le Musée d'art contemporain et celui de la rue Sherbrooke qui n'a rien à voir avec le projet artistique québécois. Ce dernier est et sera longtemps encore le haut lieu du bon et du mauvais goût des collectionneurs montréalais des cent dernières années. On ne changera pas cette citrouille en carrosse.

D'où vient donc que des artistes se laissent entraîner, peintres, sculpteurs ou graveurs, dans des combats aussi ridicules? Comme si ce que l'on donnait à Largillierre leur était enlevé de la bouche? Le portraitiste français n'était pas, que je sache, en compétition avec Bellefleur ou Hurtubise, comme le sont Coca-cola et Pepsi!

Se pourrait-il qu'il ne s'agisse pas d'art, mais de gros sous? De chicanes de clôtures? De démarches de subventionnés? Largillierre n'était pas un peintre d'ici, fi de Largillierre?! Achetez mes œuvres! Alors pourquoi ne pas placer le débat à son niveau réel. Dire: le Musée est d'abord une banque. Toute

exposition valorise les œuvres, une exposition prestigieuse est le taux d'intérêt affiché des guichets artistiques. Le débat ainsi avoué, l'on aurait su qu'il s'agissait des *valeurs* de l'art et que la politique d'achat réclamée était une politique d'achats. Il n'y a pas de honte au commerce de l'art. C'était, il me semble, le message de Largillierre. Madame Beaulieu-Green ne l'a pas compris.